PHILIPPE JACCOTTET TRADUCTEUR. PORTRAIT DU TRADUCTEUR EN BLANC ET EN NOIR OU QUELQUES RÉFLEXIONS EN MARGE DES STRATÉGIES TRADUCTIVES

Andreea HOPÂRTEAN[1]

Abstract. Philippe Jaccottet or a Black and White Portrait of the Translator
As Philippe Jaccottet puts it, both hermeneutic process and translation practice are to be defined by the same formula, which the Swiss poet borrows from Virginia Woolf's definition of poetry: they are both "secret transactions" established between the author's voi
ce and that of the reader or of the translator. Certainly, in the case of book reviews, which imply scriptural subjectivity, debating polyphony may seem natural. This is not the case in translation, where the translator's presence must be reduced significantly. Jaccottet is not a translation theorist; nevertheless, he argues that the translator needs to obliterate himself (*s'effacer*) behind the voice of the original author. Yet, Jaccottet's translation choices prove that this ideal of self-obliteration (*effacement*) needs explanation: the translation "unconscious" often betrays the conscious strategies claimed by the translator.

Keywords: translation, polyphony, self-obliteration.

« […] une stylisation des attitudes
et une esthétique de l'existence […] »
(Michel Foucault, *L'usage des plaisirs*)

« Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif… » (Homère, 1989, p. 17) C'est par des mots pareils que, dans la traduction de Philippe Jaccottet, Homère commence sa longue épopée racontant les aventures d'Ulysse et de ses compagnons dans leur chemin de retour vers Ithaque, à la fin de la guerre de Troie.

Poète et prosateur suisse romand, né en 1925 à Moudon, près de Lausanne, et établi en France depuis 1953, Philippe Jaccottet est l'une des figures poétiques majeures de notre époque. Ami de Gustave Roud, Francis Ponge, Jean Paulhan, André du Bouchet, Yves Bonnefoy ou Giuseppe Ungaretti, il est connu aussi dans le monde culturel par la

[1]Chargée de cours Université Babeş-Bolyai, Roumanie, a.hopartean @yahoo.com.

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

qualité de ses traductions. Les espaces auxquels ses traductions appartiennent sont pour le moins divers : grec avec Platon ou Homère, allemand et autrichien avec Goethe, Hölderlin, Musil, Rilke ou Mann, italien avec Leopardi ou Ungaretti, espagnol avec Góngora, russe avec Mandelstam.

La liste est pourtant loin d'être épuisée : cherchant à contourner une carrière didactique qu'il ressentait quelque peu étrangère à son esprit, Jaccottet, qui venait d'achever ses études en Lettres à l'Université de Lausanne, proposa ses services de traducteur à un éditeur suisse assez célèbre à l'époque, Henri-Louis Mermod. Il est vrai que Jaccottet avait acquis, très jeune déjà, une visibilité et une certaine notoriété dans le monde littéraire de Lausanne, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même dans une de ses très rares interviews[1]. Mais rien, à part ses études humanistes, ne recommandait Jaccottet en tant que traducteur auprès de Mermod. L'intuition de ce dernier, d'accepter la proposition étrange venant de la part du jeune Jaccottet, s'est pourtant avérée heureuse. Il s'est agi, en fait, d'un véritable coup de génie. Jaccottet commence ainsi sa carrière comme traducteur de Thomas Mann, recevant une commande pour la traduction en français de *La Mort à Venise*. Une version française en avait déjà paru mais, selon Mermod, des réajustements auraient été nécessaires. Jaccottet entreprend donc la démarche et le fait d'une telle façon qu'il devient vite le représentant officiel de Mermod à Paris. Ce geste inaugural constitue le seuil vers une double carrière : de traducteur chez plusieurs maisons d'éditions prestigieuses, parmi lesquelles Gallimard figure en tête de liste, et de poète puisque, la même année où sa traduction paraît, c'est-à-dire en 1947, paraît, chez Mermod toujours, son premier recueil poétique en titre : *Requiem*.

1. Détours de l'ombre : la traduction, le moi et l'autre

Notre propre geste inaugural, de commencer par un détour via Homère n'est, certes, pas innocent. Le détour est pourtant nécessaire dans tout débat autour de la personne de Jaccottet, vu en particulier les réticences de celui-ci vis-à-vis des pratiques confessives comme le journal intime ou l'entretien. La tentative d'esquisser un « portrait » du traducteur nous renvoie, comme par ricochet, aux œuvres mêmes, à ses

[1] « J'avais dix-huit, dix-neuf ans, et à partir de cette lecture, qui effectivement avait été bien accueillie, j'ai pénétré dans le monde lausannois de la peinture et de la poésie, tout de suite, un peu trop vite sans doute, comme une sorte de personnage… enfin, comme un poète qui 'promettait'. » (Vidal, 1989, p. 117).

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

traductions mais aussi à ses œuvres littéraires, puisque Jaccottet est, avant tout, un poète. Aussi l'entreprise du *portrait* signifie-t-elle, comme l'étymologie latine du nom l'indique, une démarche plus ou moins agressive de tirer en avant, de faire sortir des ombres où tout traducteur se cache le négatif de son « portrait », entendu presque dans le sens photographique du terme.

Pour Jaccottet, la traduction d'une œuvre se définit dans les mêmes termes que l'acte interprétatif ou le geste de rendre compte d'une lecture : une « transaction secrète » s'établit entre la voix de l'auteur et celle du commentateur / traducteur. C'est à Virginia Woolf que Jaccottet emprunt cette image de la transaction ou de la relation intime, soustraite au désir voyeuriste d'un tiers. L'importance de cette multiplicité restreinte des voix qui joue dans le commentaire et dans la traduction pourrait se voir dans le statut particulier concédé par Jaccottet à l'expression de Virginia Woolf. On la retrouve placée en position d'exergue dans son recueil de chroniques littéraires publié en 1987, recueil qui s'intitule d'ailleurs lui-même, par une sorte d'appropriation effaçant la mise en abîme, *Une transaction secrète*. La « transaction secrète » corrode les frontières du propre et de l'étranger mais ne les corrompt jamais au point de superposer parfaitement les voix : le filigrane est toujours là, sans lequel il n'y aurait point de transaction, point de relation, point d'amour.

Si la polyphonie ne saurait surprendre dans le cas d'une chronique de poésie, genre qui permet – et parfois exige – la présence de la subjectivité du commentateur, qu'en est-il de la traduction où, pour le dire très vite, la présence du traducteur devrait se faire sentir le moins possible ? Jaccottet ne cesse de le répéter : il faut *s'effacer* derrière la voix de l'auteur traduit, procéder à un acte d'évitement et d'é-videment de soi qui déplacerait la focalisation de la personne du traducteur sur la voix source : « La poésie, c'est pour moi d'abord et presque toujours une voix et un ton. Quand je traduis des poèmes, ou même de la prose, j'ai l'illusion que j'entends la voix de l'écrivain et j'essaie, très intuitivement, de l'épouser de mon mieux. » (Philippe Jaccottet in Lombez, 2003, p. 59)

Pourtant, les choix des traductions révèlent un Jaccottet attentif à ces voix qui l'appellent de « l'autre côté du miroir ». Peu à peu, Jaccottet commence à faire des tris dans ce qu'il choisit ou non de traduire. Il traduit ce qui lui provoque une émotion, ce qui l'attire au point de vouloir intégrer, assimiler, « dévorer » le texte étranger dans la langue maternelle. Ne serait-ce que dans ce geste électif, la subjectivité du traducteur se trahit pleinement. Autrement très prudent avec toute nuance de sens qu'un détail linguistique pourrait induire, Jaccottet

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

n'hésite pas à procéder à des traductions de second degré lorsqu'une voix semble réclamer sa présence en qualité de médiateur linguistique. Il fait des traductions du russe ou du japonais, langues que Jaccottet ne maîtrise pas, via l'allemand ou l'anglais. La médiation d'une langue européenne dans la relation avec une langue provenant d'un espace linguistique et culturel très différent de celui européen permet de conceptualiser, de rationaliser verbalement ce dont Jaccottet parle en termes psychologisants de *choc*, d'*émotion* ou de *surprise*. Si l'Est constitue pour le poète suisse l'espace imaginaire des origines, aller linguistiquement vers l'Est dans ses choix de traduction (le cas du grec n'en est pas, lui non plus, aussi loin qu'il pourrait paraître au premier abord) signifierait pour les traducteur une quête des origines linguistiques, d'une langue originaire dont les langues occidentales ne seraient que des versions affaiblies.

Un seul exemple dans ce sens : au tournant des années 60, Jaccottet traverse une crise existentielle et poétique qui le marquera pendant presque quatre années. La sortie de la crise coïncidera avec la découverte de la poésie japonaise haïku, à travers des traductions anglaises réalisées par R. Blyth. La médiation par l'Autre fonctionne comme une thérapie sur soi : elle permet de se re-connaître, de se réconcilier avec soi-même dans la révélation de l'étrangeté de son propre être :

> Le récit d'une de ces crises a donné *L'Obscurité* en 1960, et j'ai pu en partie m'en dégager grâce à la découverte d'une poésie que j'ignorais presque totalement et qui était celle du haïku, la poésie japonaise du XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Je me suis mis à feuilleter une anthologie de traductions anglaises de ces poèmes qui faisait autorité à l'époque, et chaque jour j'en lisais et j'en traduisais un ou deux. C'était […] comme un baume sur les plaies qui avaient été les miennes, et dont il est question dans *L'Obscurité* [1]. (Vidal, 1989, p.130)

La critique jaccottéenne (voir, entre autres : Aquien, 2001, pp. 243-261) a beaucoup insisté sur la contiguïté, formelle et thématique, entre les poèmes du recueil jaccottéen *Airs*, écrits à la fin de cette crise, et le modèle du haïku auquel ils puisent, tout en montrant aussi les différences qui séparent les deux poétiques. Dans ce contexte déjà commenté, il nous paraît important de poser une question qui trahit par sa simplicité. C'est le problème de ce qui rapproche Jaccottet de la tradition japonaise du haïku, vu le fait qu'il avoue avoir lu des haïkus

[1] *L'Obscurité* est le seul récit écrit par Jaccottet jusqu'à cette date.

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

bien avant la révélation provoquée par le livre de Blyth, mais qu'ils n'avaient pas produit jusque-là l'effet essentiel qu'allait produire sur lui leur traduction en anglais :

> Tout le monde a lu, une fois ou l'autre, un haïku. Quant à moi, je me souviens fort bien d'avoir feuilleté, il y a près de vingt ans, une petite anthologie française de Bashô, due à je ne sais plus qui, et de ma vive déception. Sans doute saisit-on dans ces petits textes, tels qu'ils nous sont transmis d'ordinaire, une extrême délicatesse, un dépouillement exquis : mais plus souvent de la mièvrerie, un excès de légèreté et de fragilité. (Jaccottet, 1987, p. 125)

Le reproche que Jaccottet fait aux traductions françaises des haïkus, c'est leur « mièvrerie », une délicatesse et un excès de sentimentalisme qui conduisent à leur efféminations. Les haïkus français ont une légèreté côtoyant la frivolité. Par contre, le détour par la version anglaise de Blyth, mêlant édition originale, transcription phonétique, traduction en anglais et commentaire, va produire sur Jaccottet un véritable choc. C'est comme si l'anglais, l'utopie linguistique rêvée par Mallarmé, faisait redécouvrir un texte qui, dans la langue propre, passait inaperçu[1]. Par l'intermédiaire de la langue étrangère, au-delà de tout le génie traducteur de Blyth, les mots regagnent leur pouvoir originel de scintiller, pouvoir absolu qui dépasse le bagage sémantique dans le sens d'une signification pleine par elle-même.

Cette épiphanie garde tout son pouvoir à travers le processus d'intériorisation. L'exercice d'admiration se transforme en exercice de traduction, la magie du verbe continuant d'opérer dans le texte traduit. La langue française devient une langue de traduction, et non seulement d'expression, une langue d'emprunt renvoyant à une autre langue, étrangère. Cette conception de la « langue étrangère », étrangère dans le familier même, donne tout le poids de la réflexion jaccottéenne sur la

[1]Il est étrange que l'occurrence de l'anglais, en somme très rare dans l'œuvre de Jaccottet, intervienne à un autre moment allant dans le même sens d'une étrangeté du familier, mise cette fois-ci sous le signe freudien de l'inquiétant. Un carnet de notes jaccottéen consigne une séquence onirique double dans laquelle l'anglais, langue de l'Autre, finit par angoisser le sujet qui ne réussit pas à le maîtriser et ainsi, à sortir du labyrinthe : « Lequel m'explique le chemin à suivre sur un débit très rapide, dans une langue que je finis par croire de l'anglais ; je l'interromps pour lui dire que je le comprends mal, et mieux l'italien – car tout se passe en Italie –, à condition qu'il parle lentement ; et comme je ne trouve pas tout de suite le mot italien pour 'lentement', je dis 'despacio', en espagnol. Décidément, je ne puis rien faire ici qui n'aille tout de travers. Et le rêve a dû s'achever sans que j'aie trouvé ma chambre. » (Jaccottet, 2001, pp. 90-91).

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

traduction de même que sur l'écriture poétique. Jaccottet avertit qu'il ne faut pas confondre louange du haïku avec appropriation effective. Le modèle japonais sera pensé non pas comme un ensemble de contraintes formelles, mais bien comme le modèle d'une recherche de l'Autre dans sa propre langue.

2. Une marque de la subjectivité dans l'effacement même

Comment trouver, dans une traduction, la frontière appropriée entre Moi et Autrui ? La version française que Jaccottet, redoutable traducteur, nous propose pour le premier vers de l'*Odyssée*, repris au début de notre essai, n'a en apparence rien de particulier pour le lecteur intéressé par le seul fil épique du poème. Le choix traductif devient brusquement surprenant pour le chercheur en quête de différences entre diverses traductions de ce même vers. Un mot intrigue dans ce cas par sa quasi-absence dans les choix des autres traducteurs homériques. Dans toutes les versions disponibles sur un site conçu spécialement dans ce but[1], seule la traduction, plus ancienne, de Mme Dacier, corrigée par M. Crouslé, présente le mot en question, cette fois-ci mis au pluriel : « Muse, contez-moi les *aventures* de cet homme prudent […] » (Homère, 1872, en ligne). Dans le paysage des traductions[2], le mot « aventure » retenu par Jaccottet de tous les lexèmes possibles offerts par la langue ressemble à un îlot solitaire, tout comme l'aventure d'Ulysse devient, peu à peu, d'une aventure sociale qu'elle était au début, une aventure strictement individuelle.

Le texte original en grec ancien : « Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ » (Homer, 2000, p. 42) n'imposait pas la traduction par « aventure ». Ce vers se traduit littéralement comme suit : « Dis-moi, Muse, l'homme aux mille tours, qui très beaucoup [erra] ». Datant de 1867, la traduction littéraliste de Leconte de Lisle offre un bon outil pour le spécialiste souhaitant avoir un équivalent français fidèle à la lettre de l'original homérique. Dans cette version, le mot

[1]Il s'agit d'un excellent site dédié aux œuvres homériques et à leurs diverses traductions : http://iliadeodyssee.texte.free.fr/aatexte/accueil/accueilodyssee.htm, dernière consultation le 16 mars 2011.

[2]Les autres éditions françaises consultables à la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université Babeş-Bolyai ne mentionnent pas, elles non plus, le mot en question. Voir ainsi : « Muse, chante ce héros plein d'artifices qui longtemps erra […] » (Homère, 1899, p. 363) ; « Muse, chante ce héros fameux par sa prudence, qui, après avoir détruit les remparts sacrés de Troie, porta de toutes parts ses pas errants […] » (Homère, 1935, p. 3) ; « Dis-moi, Muse, l'homme à l'esprit souple, qui erra si longtemps […] » (Homère, 1961, p. 13).

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

« aventure » intrigue une fois de plus par son absence : « Dis-moi, Muse, cet homme subtil qui erra si longtemps » (Homère, 1867, en ligne).

Comme nous pouvons le constater, aucun terme grec ne revendique *a priori* le choix du mot « aventure ». L'équivalent français proposé par Jaccottet devient, dans ce cas, la marque d'une option personnelle et la trace évidente d'une réflexion critique sur l'original. Le mot « aventure » représente un raccourci sémantique implicite pour les « nombreuses errances » d'Ulysse tout comme un possible anachronisme de la part du traducteur. Comme dans les réécritures classiques des tragédies grecques, le traducteur de l'épopée homérique traduit d'une manière non innocente, en parfaite connaissance du sujet. Jaccottet introduit un mot qui n'existait pas dans l'original, geste qui surprend de la part d'un traducteur pour lequel, selon ses propres dires, ce qui compte dans l'acte traductif c'est de s'effacer derrière l'original. À la question posée par Mathilde Vischer lors d'un entretien (« Est-ce que le fait de tenter avant tout de vous effacer derrière la voix d'un autre poète vous a permis de vous 'protéger', de préserver votre voix propre ? »), Jaccottet répond d'une manière tranchante : « Je n'ai pas tenté de m'effacer : je ne pouvais pas faire autrement. Il y a des traducteurs qui ont un génie de la création ou de la réinvention, aux dépens d'une certaine littéralité. Je ne pouvais choisir que l'autre voie, qui est naturellement en partie illusoire. » (Jaccottet, 2000, en ligne)[1]

Certains chercheurs comme Christine Lombez[2], Mathilde Vischer (Vischer, 1999) ou Christiane Bénévent[3] ont déjà mis en évidence la proximité qui existe entre Jaccottet poète et Jaccottet

[1] Cette position du traducteur rend plus difficile une mise en question des « stratégies traductives », qui supposent l'intentionnalité et la lucidité de l'acte traductif. On préférera néanmoins de parler de « stratégies » au sens large afin de mieux les opposer à un « inconscient » de la traduction. Comme nous le verrons ci-dessous, celui-ci peut s'écarter des déclarations expresses du traducteur concernant sa manière de traduire. D'ailleurs, les frontières entre les deux restent floues dans l'affirmation même de Jaccottet.

[2] « Nous avons essayé de montrer à quel degré ses traductions de Rilke, par exemple, l'ont formé à la poésie, ainsi que les affinités profondes qui le lient à Hölderlin. Le poète Philippe Jaccottet a une dette considérable à l'égard de toutes les œuvres qu'il a traduites aussi bien qu'à l'égard des auteurs qu'il a choisis. Rappelons encore ici l'ampleur de son activité de traducteur : de Musil, à Mandelstam, Homère, jusqu'aux haïku japonais. » (Lombez, 2003, p. 119)

[3] « En effet, même si Jaccottet affirme en 1983 qu'il a 'appris à établir une sorte de cloison intérieure entre [s]on travail personnel et le travail de traduction qu'[il] pratique comme une sorte d'artisanat', cette cloison n'a rien d'étanche et le choix de la traduction semble révélateur d'un mode particulier de rapport au monde, mais aussi des influences qu'il revendique en tant que poète. » (Bénévent, 2006, pp. 24-25)

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

traducteur et ce, en dépit des efforts que le poète avoue faire pour garder une distance entre les deux. Sous le couvert d'une écriture du paysage, Philippe Jaccottet mène une quête extrêmement exigeante (envers elle-même surtout), de ce qui se cache derrière les apparences du monde, de l'ineffable qui se dérobe à l'expression. Pour qualifier cette quête poétique, Jaccottet emploie les mêmes mots que pour ses traductions : il faut chercher à « traduire » le réel, à trouver des « équivalents » verbaux à des signes qui tiennent d'un autre régime sémiotique, voire de là limite même de la sémiologie.

À lire l'œuvre de Jaccottet, on s'aperçoit d'une présence ponctuelle et constante du mot « aventure » dans ses propres textes, ce qui l'impose comme un repère essentiel sur la carte de son imaginaire. Un passage intéressant où ce mot se trouve impliqué fait partie d'un recueil d'essais, *Éléments d'un songe*, dans lequel l'aventure quitte le domaine de l'extraterritorialité pour s'intérioriser : « dès lors que nous doutons, nous sommes engagés dans une aventure, c'est-à-dire entraînés dans un certain sens, vers un but qui, pour perpétuellement se dérober, n'en demeure pas moins l'indication d'un sens. » (Jaccottet, 1990 [1961], pp. 168-169) L'aventure se spiritualise. Jaccottet reprend à sa manière et transforme le *cogito* cartésien en art poétique ; le doute, définitoire pour lui en tant que poète devient source de positivité, indication d'un sens et cheminement téléologique. Supposant la perte des certitudes et du sens unique, le doute change, dans la réflexion métapoétique de Jaccottet, en possibilité herméneutique, téléologie oblique et récupération d'un sens réinvesti de valeur.

L'aventure de Jaccottet est, ainsi, une aventure « singulière » (Jenny, 2009 [1990]) dans le sens étymologique du terme. L'aventure ne peut être qu'une sortie périlleuse de soi dans les confins de l'Autre afin de s'éprouver en tant qu'être ; la notion d'épreuve lui est constitutive. Sa « singularité » révèle sa nature forcément subjective, particularisante, tout en comportant une part d'universel. La déterritorialisation est ainsi, pour tout écrivain, une aventure aux confins du langage. Comme Laurent Jenny le pense (Jenny, 2009 [1990], pp. 13, 17-19), c'est une sortie de la langue afin d'y rentrer d'une façon à la changer pour jamais. Elle comprend une part de solitude et de quête intérieure par laquelle le sujet de même que la langue *s'éprouvent* dans leur étrangeté absolue : comme des Autres à conquérir.[1] L'aventure du traducteur n'est pas seulement un dépaysement culturel ou intellectuel : c'est aussi

[1] « [Le] sujet est un combat, il veut être et n'est jamais assez. En lutte pour lui-même avant d'être en lutte avec les autres. […] Sa plénitude : être toujours un autre. » (Meschonnic, 1995, p. 359)

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

l'aventure de sa propre subjectivation, d'un travail toujours précaire entre effacement et affirmation de soi. L'épreuve du traducteur est double. Il balance entre le familier et l'étranger, selon la formule de Franz Rosenzweig citée par Ricœur au début de son essai sur la traduction[1]. Entre singularisation et dédoublement, effacement et incarnation, le traducteur ressemble un peu à l'acteur qui doit connaître l'art d'incarner un personnage lors de la représentation tout en étant conscient que, de ce jeu théâtral, il en sortira transformé à jamais.

3. Entre stratégies et inconscient traductifs

Lorsque Jaccottet essaye de s'expliquer sur sa démarche de traducteur, il exprime sa méfiance envers deux attitudes extrêmes qui lui sont également étrangères. La première est désignée métaphoriquement par la formule rendue célèbre par l'ouvrage de Georges Mounin, *Les Belles Infidèles* (Mounin, 1955). Comme on sait, elle suppose recréer dans la langue de traduction une version parallèle du texte original, « aplatir » les incongruités stylistiques éventuelles du texte source afin de donner, dans la langue d'arrivée, une version souple et « naturelle ». L'infidélité envers la forme du texte source traduirait en fait une fidélité à l'esprit de celui-ci. Dans son entretien avec Philippe Jaccottet, Jean Pierre Vidal place les traductions du poète érudit Armand Robin du côté de cette idéologie traductive tout en remarquant les différences qui séparent celui-ci, un « non-traducteur », de Philippe Jaccottet, plus obéissant au texte source. La réponse de Jaccottet est révélatrice de sa manière de s'identifier, même en tant que traducteur, par la négative :

> Oui, c'est-à-dire que lui était un véritable recréateur, avec les risques que cela comporte de tomber tout à fait de côté. Ce n'est pas toujours réussi, mais quand c'est réussi, une nouvelle œuvre naît, qui a une présence à laquelle aucune de mes traductions, qui sont infiniment plus obéissantes au texte, n'a jamais atteint. (Vidal, 1989, p. 128)

Les controverses qui opposent les sourcistes aux littéralistes font date. Jaccottet refuse pourtant les positions extrêmes proposées par les deux solutions traductives. Il le fait à cause de sa conscience, ou plutôt de son intuition d'une troisième voie, plus subtile, qui soit plus proche de l'original mais non dans le sens de la fidélité à sa lettre. En lisant une œuvre, Jaccottet a l'impression d'entendre une voix qui récite (de

[1]« Franz Rosenzweig a donné à cette épreuve la forme d'un paradoxe. Traduire, dit il, c'est servir deux maîtres, l'étranger dans son étrangeté, le lecteur dans son désir d'appropriation. » (Ricœur, 2004, p. 6)

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

derrière) le texte et ce serait cette voix, cet esprit – dans les deux sens du mot – que Jaccottet voudrait transposer dans sa traduction. Si le traducteur suisse choisit d'introduire le mot « aventure » dans sa version française du poème d'Homère, c'est qu'il lui semble que ce mot traduit, le plus fidèlement possible, l'*esprit* de l'univers homérique. Cet esprit n'est pas tout simplement un certain « milieu » créé par le récitatif des vers, par leur contenu idéologique, au sens premier du mot, ou par certaines options stylistiques. Cet esprit est presque matérialisé ; c'est une entité quasi-sensible, demeurant invisible mais corporalisée dans une « voix », qui *récite* le poème, et c'est cette voix qu'il s'agit de re-présenter dans la traduction. La topologie traductive – l'espace de la traduction – devient ainsi une topologie théâtrale, un espace où les acteurs rejouent, dans notre temps, ce qu'un metteur en scène a déjà depuis longtemps prescrit. Le problème de la traduction se pose par conséquent dans les termes de l'antériorité, de la régression ou de l'archéologie : le *Texte* est déjà là, on ne peut rien y faire, il faut l'écouter, l'obéir, le réactualiser. Certes, le cadre et le sujet de l'inscription diffèrent, avec toutes les différences qui en découlent. L'effacement, l'idéal traductif de Jaccottet, ne reste, en somme, qu'un idéal : la transparence du corps du traducteur ne saurait ne pas trahir sa présence invisible, ses contours translucides grâce auxquels, de la matité de sa langue originaire, le Texte devient enfin visible. Encore étranger, le Texte s'offrait à nous dans sa solitude matérielle momentanément irréconciliable : les idéogrammes japonais ou les caractères arabes (pour ne plus parler des langues qui nous sont plus proches spatialement mais qui peuvent nous demeurer tout aussi étrangères intellectuellement comme l'allemand ou certaines langues nordiques) ne sont, pour la plupart des lecteurs, que des jeux d'images, qu'une calligraphie envoûtante de cercles, points, lignes rectilignes ou arabesques enivrants. Une fois traduit, le Texte nous devient familier : il est domestiqué. Sa sauvagerie est domptée, il peut enfin être assimilé. La traduction est, comme le veut Antoine Berman, une « épreuve de l'étranger » – mais qu'en est-il du côté du lecteur ? Comment éprouve-t-il, de quelle manière ressent-il ce texte ? Quelles sont les frontières qui séparent ou qui réunissent le familier et l'étranger dans l'activité traductive ?

Tout cela est en même temps un problème d'éthique du traducteur. Jaccottet a raison : il faut s'effacer derrière l'auteur qu'on traduit, laisser parler la voix originaire. Mais Jaccottet est tout aussi conscient que cet effacement est inévitablement partiel, que l'espacement – territorial et temporel – est incontournable. Une traduction n'est pas un acte divinatoire et le traducteur aucune Pythie à reproduire les mots du Dieu le Texte. D'ailleurs, les mots mêmes des

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

anciens dieux grecs avaient besoin d'interprétation et on connaît bien les conséquences qu'on pouvait tirer des effets de sens induits par une interprétation ou par une autre. Si l'étranger fascine dans son incompréhensibilité même, rendre accessible et compréhensible ne signifierait pas tuer en quelque sorte le pouvoir de fascination du Texte ? Même traduit, le Texte doit nous demeurer étranger, inaccessible dans son accessibilité même. L'effacement dans une traduction ne doit pas être compris comme un problème d'éthique à niveau superficiel. Il touche profondément le sens même du Texte. Sa partialité (son caractère partiel, incomplet) est son impartialité (éthique) : il dévoile le texte comme une structure de profondeur dans laquelle les voix plurielles, multipliées parfois à l'infini, ne permettent jamais la monopolisation de la parole. La parole n'est jamais vide : même le silence est habité. La traduction ne fait que révéler cette co-habitation.

*

Ce sera par un retour à la petite question homérique initiale que nous allons clore cet excursus. Il y a un autre détail qui intrigue dans la traduction de Jaccottet et qui dit long sur sa conscience – ou son inconscient – traductive(/f). Philippe Jaccottet évite le pluriel du mot « aventure », tel qu'il apparaît chez Mme Dacier, au profit de l'emploi du mot au singulier – à supposer que Jaccottet ait connu et ait eu en vue cette traduction dans son travail sur le prologue o*dysséen*. Le singulier a un pouvoir universalisant qui promeut une simple aventure au rang d'une aventure initiatique, de *l'aventure* tout court. Il y a une mémoire qui accompagne tout mot, quelque insignifiant qu'il soit ou qu'il puisse être à première vue. Son inscription sur la page n'est jamais innocente : à peine écrit, il apporte avec lui toute une bibliothèque amalgamant textes et contextes, usages et mésusages, nuancements ou inflexions de voix. Avant même d'être prononcé, le mot est déjà parlé, il existe sous la forme multipliée d'une nébuleuse de discours. Entre le mot et l'histoire, aucune différence. Dans le mot parlent des milliers de voix confondues, chacune d'entre elles prétendant à l'autonomie et à l'autorité. Si la traduction est une relation, une communication secrète qui s'établit entre l'auteur et son traducteur, l'aventure de la traduction raconte, d'une certaine façon, l'histoire de l'humanité même, les fractures entre différentes époques et différents espaces géographiques et culturels, entre déplacement et réinvestissement de sens. Le bonheur de la traduction exige que le traducteur ne ressente pas toutes ces histoires entremêlées comme un état de terreur, mais bien comme ce qui fait le beauté même, à tel point singulière, de la vie.

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

Bibliographie :

1. Bibliographie d'auteur citée :

JACCOTTET, Philippe (1990 [1961]) : *Éléments d'un songe*, Paris, Gallimard.

JACCOTTET, Philippe (1987) : *Une transaction secrète* (Lectures de poésie), Paris, Gallimard.

JACCOTTET, Philippe (2000) : « Entretien avec Philippe Jaccottet » [En ligne], propos recueillis par Mathilde Vischer, Grignan, le 27 septembre 2000. URL : http://www.culturactif.ch/entretiens/jaccottet.htm, dernière consultation le 16 mars 2011.

JACCOTTET, Philippe (2001) : *Carnets* 1995-1998 (*La Semaison*, III), Paris, Gallimard.

VIDAL, Jean Pierre (1989) : « Entretien avec Philippe Jaccottet, Grignan, les 4 et 5 avril 1989 », in *Philippe Jaccottet, pages retrouvées, inédits, entretiens, dossier critique, bibliographie*, réunion des textes et présentation par Jean Pierre Vidal, avec la collaboration du Centre de recherches sur les lettres romandes, Lausanne, Payot, coll. « Études et documents littéraires ».

2. Bibliographie sélective sur Philippe Jaccottet :

AQUIEN, Michèle (2001) : « Philippe Jaccottet et le Haïku » in Patrick Née et Jérôme Thélot (sous la direction de), *Les Cahiers du Temps qu'il fait*, n°14 : « Philippe Jaccottet », Cognac, Le Temps qu'il fait.

BÉNÉVENT, Christine (2006) : Poésie *et* Ŕ la lumière d'hiver *de Philippe Jaccottet*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque ».

LOMBEZ, Christine (2003) : *Transactions secrètes. Philippe Jaccottet poète et traducteur de Rilke et de Hölderlin*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Traductologie ».

LEBRAT, Isabelle (2001) : *Pour une éthique de la voix dans l'œuvre poétique de Philippe Jaccottet*, Thèse de doctorat, sous la direction de Michèle Finck, Université Marc Bloch de Strasbourg, UFR de Lettres.

VISCHER, Mathilde (1999) : *Philippe Jaccottet traducteur et poète : une esthétique de l'effacement*, Mémoire de licence dirigé par Adrien Pasquali et Doris Jakubec, Université de Lausanne.

3. Bibliographie générale :

BERMAN, Antoine (2002) : *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Éditions Gallimard.

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)

HAMON, Philippe (2001) : *Imageries. Littérature et image au XIX*^{ème} *siècle*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais ».

HOMER (2000) : *Odiseea. Cânturile I-VIII*, ediție bilingvă, traducere de George Murnu, studiu introductiv şi note de D.M. Pippidi, Bucureşti, Teora Universitas, col. „Scriitori greci şi romani".

HOMÈRE (1989) : *Odyssée* (extraits), traduit du grec ancien par Philippe Jaccottet, préface, choix, notices et commentaires par Paul Demont, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche/Les Classiques de Poche ».

JENNY, Laurent (2009 [1990]) : *La parole singulière* [1990], préface de Jean Starobinski, Paris, Éditions Belin, coll. « Poche ».

MESCHONNIC, Henri (1995) : *Politique du rythme. Politique du sujet*, Lagrasse, Verdier.

MOUNIN, Georges (1955) : *Les Belles Infidèles*, Paris, Cahiers du Sud.

RICŒUR, Paul (2004) : *Sur la traduction*, 3^{e} tirage, Paris, Bayard.

WILHELM, Jane Elisabeth [2004] : « Herméneutique et traduction : la question de 'l'appropriation' ou le rapport du 'propre' à 'l'étranger' » in *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, Vol. 49, no 4.

4. Sitographie :

http://iliadeodyssee.texte.free.fr/aatexte/accueil/accueilodyssee.htm, dernière consultation le 16 mars 2011.

BDD-A427 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:04 UTC)